

Y a-t-il un sujet de la jouissance ?¹

On le sait, c'est comme clinicien de la folie que Lacan a d'abord suivi le fil qui l'aura conduit à l'aventure freudienne, depuis sa thèse que, dix ans après, en pleine guerre, l'expérience de Saint-Alban tire d'un sommeil de Belle au Bois dormant, jusqu'à la « Question préliminaire ». Dans ce nouage de la folie et de la psychanalyse (sa technique et sa doctrine), c'est à la « formation de sujets » qu'il s'intéresse (comme on dit « formation des analystes »), à la formation de sujets « capables d'entrer dans cette expérience constituée par la vraie structure du sujet », structure divisée qui laisse choir un reste irréductible. Car un tel clinicien de la folie « doit s'accommoder à une conception du sujet d'où il ressort que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met pour Schreber, sous le nom de Flechsig, en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante² » ; ce clinicien n'est donc pas étranger non plus, comme sujet, à la jouissance. Sans doute est-ce dans ce risque là que gîte « la résistance que rencontre chez les analystes la théorie d'où dépend leur formation même ». En 1966, le sujet est donc pour Lacan dans un rapport étroit avec la jouissance (objet d'une érotomanie mortifiante) qui l'implique comme tel dans la relation au paranoïaque, et que la « connaissance paranoïaque » loge au lieu de l'Autre.

Cette dialectique entre objet et sujet a pu s'élaborer d'abord sur les trois voies de la pulsion (la pulsion qui est chez Freud la première approche de la jouissance avant que son nom de jouissance s'écrive chez Lacan), les voies active, passive et réfléchie ; elle apparaît dans la réversion fondamentale de son parcours en trois temps. La fermeture du retour en circuit de la pulsion fait voir dans le troisième temps l'apparition, dit Freud, d'un *neue Subjekt*³, d'un nouveau sujet⁴ ; Lacan commente : « non pas qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet ». C'est dans le retour sur son propre bord d'où elle prend sa source, se refermant sur le vide, le creux (occupable par n'importe quel objet), et contournant donc l'objet éternellement manquant, que la tension pulsionnelle se manifeste sur « le mode

¹ Intervention prononcée à l'École de psychanalyse du Champ lacanien (séminaire du Champ lacanien) le 27 janvier 2007.

² J. Lacan, « Présentation des Mémoires d'un névropathe », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 217.

³ S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *Métopsychoanalyse, Œuvres complètes*, vol. XIII, Paris, PUF, 1994, p. 176.

⁴ J. Lacan, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.162.

d'un sujet acéphale⁵ » qui n'a de rapport au sujet que de communauté topologique. Ce serait en quelque sorte le sujet des forces organiques et biologiques (pour Freud), dont Lacan évoque, non sans penser à la topologie embryologique des béances naturelles, la « communauté topologique » avec celle des béances en jeu dans l'appareil corporel (et dans celles du rapport de l'inconscient avec la réalité et le sujet).

Or l'introduction explicite par Freud du sujet chez Schreber, de ce sujet qui écrit ses Mémoires (en espérant que leur intérêt scientifique balayera tout scrupule ou susceptibilité personnelle particulièrement chez Flechsig), sujet donc verbal en quelque sorte, qui écrit, argumente, et élabore d'une certaine façon « la perception endopsychique de ses processus mentaux⁶ », sujet, également, que Freud, nous dit Lacan, construit logiquement à partir de l'inconscient, a-t-il quelque rapport avec ce *neue Subjekt* de la pulsion ? Quelle sorte de rapport a-t-il avec la jouissance ? Comment peuvent s'établir les rapports de la jouissance et du sujet, se demandait Lacan en 1966⁷, comment peuvent s'établir les rapports du sujet issu de la division signifiante et de la jouissance, « ce foyer brûlant de ce qui est à éviter pour le sujet pensant⁸ » ? Rapprocher, à partir de Freud, le sujet Schreber qui écrit et le sujet de la pulsion peut-il éclairer le « sujet de la jouissance » dont Lacan parle dans sa « Présentation » — le sujet dans la paranoïa est là aussi, comme ailleurs, représenté par un signifiant pour un autre signifiant⁹, toujours autre, et la jouissance est ici jouissance de l'Autre, JA, soit l'Autre divin jouissant de Schreber. Lire « sous la plume de Schreber que c'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé qu'il donne lui-même support, tant qu'il s'emploie à ne jamais en lui laisser fléchir une cogitation articulée, et qu'il suffit qu'il s'abandonne au rien-penser pour que Dieu, cet Autre fait d'un discours infini, se dérobe et que de ce texte déchiré que lui-même devient, s'élève ce hurlement qu'il qualifie de miraculé comme pour témoigner que la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire », cela permet, écrit Lacan, de faire entendre dans la paranoïa les deux polarités du sujet, la jouissance et la représentation. Pour Schreber donc, le sujet pensant non seulement n'évite pas le foyer brûlant de la jouissance, mais il en est la condition. L'Autre divin ne jouit de l'être passivé de Schreber que tant que celui-ci se sert du verbe — de la cogitation articulée, c'est-à-dire de la jouissance de la pensée (Lacan y reviendra dans *Encore*) en tant qu'articulée, verbale, verbeuse, où on sait le talent de l'auteur ; mais dès qu'il s'abandonne au « rien penser », Dieu se retire et le laisse en plan, et en proie à une détresse inarticulée, *Hilflösigkeit*, hurlante, sans

⁵ *Ibidem*, p.165.

⁶ S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1977, p. 321.

⁷ J. Lacan, séminaire *L'objet de la psychanalyse*, séance du 27 avril 1966.

⁸ *Ibidem*, séance du 23 mars 1966.

⁹ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?* n° 9, 1977, pp. 7-14.

aucun recours subjectif. En somme comme sujet, non seulement il n'est pas étranger à la jouissance, mais il est divisé par deux jouissances, la jouissance du verbe articulé, de la pensée, et celle de son corps, de son « être passivé », joui par l'Autre divin.

Cette question d'un sujet de la jouissance, posée ici en 1966, sera-t-elle posée de la même façon en 1968-69 (« le sujet absolu de la jouissance » par rapport au sujet marqué par l'identification au trait unaire¹⁰), ou en 1972 (le sujet divisé placé, dans le discours analytique, au pôle jouissance, corrélé au pôle du semblant qui vient faire obstacle au rapport sexuel¹¹) ? Avoir affaire à une jouissance divisée, est tout autre chose que de savoir ce que l'on perd d'être, à être celui qui parle et qui pense, et ce qui vient prendre la place de cette perte quand il s'agit de jouir¹². Mettre en contiguïté sujet et jouissance, c'est mettre en contiguïté le signifiant qui divise, et le réel qui reste non-symbolisable ; c'est donc mettre en continuité la *Spaltung* du sujet (descendue de l'*Ichspaltung* freudienne) dont la division n'est en quelque sorte qu'un cas de figure (la *Spaltung*, si elle est effet du signifiant, peut aussi être effet de la castration, effet de la perte d'objet, effet de la perte), et d'autre part la *Verwerfung* de l'être (et de l'être même du sujet) et de cette jouissance dont le refoulement originaire, *Urverdrängung*, peut être à l'origine du sujet lui-même (origine comme perte de jouissance). On pourrait dire que la *Spaltung* est l'effet, et inscrit en même temps, l'*Urverdrängung* qui fait le sujet exclu de sa propre origine. Qu'il y ait sujet dès qu'il parle et qu'il y a de l'inconscient, à la fois subvertit le sujet et le disjoint de cette présence (du dire) au présent (du dire également) qu'est l'être, et qui est jouissance. Non seulement disjonction de l'être et du sujet mais point d'origine pour le sujet : il s'origine d'une perte qui est le fait du langage et qui se caractérise d'une *Verwerfung* de l'être.

Comment concilier l'expression de 1966 ou de 1968-69, « sujet de la jouissance », avec la formulation d'*Encore* : « le sujet, comme tel [c'est-à-dire représenté par un signifiant pour un autre signifiant], n'a pas grand chose à faire avec la jouissance¹³ » ? L'équivoque lacanienne du « de » ouvre ici plusieurs pistes : est-ce le sujet qui jouit, est-ce la jouissance qui se voit dotée d'un sujet, ou bien le sujet vient-il, s'origine-t-il de la jouissance ?

Peut-on dire que la (les ?) divisions du sujet soient déterminées par les divisions de la (les ?) jouissance ? Il y a tout d'abord, qui viennent déterminer la relation du sujet avec la jouissance sexuelle (c'est-à-dire phallique), ces relations diplomatiques pas si faciles à soutenir qu'introduit la jouissance sexuelle avec « le domaine interdit de sa nature de la jouissance », à l'horizon du champ de

¹⁰ Cf. J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

¹¹ Cf. J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, séminaire inédit.

¹² J. Lacan, séminaire *L'objet de la psychanalyse*, séance du 27 avril 1966.

¹³ J. Lacan, séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 45.

l'Autre¹⁴. Si le sujet, parce que déterminé par une perte d'être, sépare corps et jouissance, comment dans cette division peut-il manier la jouissance ? N'est-ce pas d'être pendu à son insatisfaction tout droit sortie du principe du plaisir, principe du plaisir fondé de la crainte de jouir, qui force sa recherche de la jouissance, de celle qui ne s'appréhende que du corps (du corps asexué dit Lacan dans *Encore*), ouvrant ainsi une brèche dont ne se voit pas la limite ? Si la jouissance n'est que du corps (*Encore*), ne se conçoit que du corps, de la présence du corps, c'est qu'elle se soutient de l'insatisfaction sexuelle du sujet et de son malaise : elle est ainsi subjectivation du corps. Subjectivation qui va jusqu'à se dissoudre au point terme du sujet dans sa dimension de division et de déchirement, point de rencontre du sujet et de la jouissance phallique dans l'orgasme, où se confondent le point où la jouissance fait surface, à la surface du sujet, et rebrousse chemin, et le moment même, fugitif et punctiforme, de l'anéantissement du sujet¹⁵.

Mais la disjonction du corps et de la jouissance sexuelle, phallique, qui vient du barrage que la jouissance de l'instrument oppose à la jouissance de l'Autre en tant que l'Autre est représenté par un corps¹⁶, implique une jouissance du corps qui soit à la fois le jouir de l'Autre (du corps comme Autre), et le corps joui par l'Autre (comme dans le cas de Schreber). D'où la question de Lacan en 1967 : « ce dont on jouit — s'il y a cette jouissance qui s'inaugure dans le je du sujet en tant qu'il possède — ce dont on jouit, cela jouit-il¹⁷ ? » Le corps de l'un jouit d'une part du corps de l'Autre, mais cette part, elle aussi, jouit. Partialisation de la jouissance de l'Autre qui ne joue pas chez Schreber, dont les nerfs rentrent en vibration harmonique avec les rayons de Dieu pour une volupté ininterrompue et réciproque. Et, en suivant le fil de Schreber dans *Encore*, non seulement le corps n'est plus partialisé mais il est tout entier substance jouissante, il est « le jouir d'un corps, d'un corps qui, l'Autre, le symbolise, et comporte peut-être quelque chose de nature à faire mettre au point une autre forme de substance [autre que la substance pensante et la substance étendue], la substance jouissante¹⁸ ». Le corps symbolise l'Autre, qui est ici le partenaire sexuel ; n'est-ce pas cela que propose l'expérience psychanalytique, ajoute Lacan : la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui *se jouit*. Cela va beaucoup plus loin que le corps sexué et que la jouissance sexuelle, il s'agit du vivant, dont tout ce qu'on sait c'est qu'un corps cela *se jouit*. Propriété du vivant organique (une plante est-ce que ça jouit, le ronron du chat ne vient pas que du larynx mais de tout son corps), une substance du corps se définit-elle de ce qui *se jouit* ; mais la forme réfléchie (pulsionnelle) du « se » en indique le sujet. Venu du renversement du *je suis* du *je pense donc*

¹⁴ J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.* p. 320.

¹⁵ Cf. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séance du 27 avril 1966.

¹⁶ Cf. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.* séance du 23 avril 1969.

¹⁷ J. Lacan, séminaire *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2004, séance du 31 mai 1967.

¹⁸ J. Lacan, séminaire *Encore*, *op. cit.* p. 26.

je suis, le *se jouit* inclut donc le sujet dans la jouissance, il en fait une *jouissance-sujet*, ou un *sujet-jouissance*. Une jouissance sans sujet, tel l'animal ou le végétal, ou un *jouissance-sujet* : un sujet « acéphale » ?

Le réel de la jouissance du corps, le réel dont il *se jouit*, se noue à l'imaginaire de ce corps, à sa consistance imaginaire, au moyen du symbolique de l'inconscient. Réel et imaginaire sont noués, par conséquent, par le matérialisme de *lalangue* qui appareille la jouissance au langage, qui la civilise en permettant au corps de jouir d'objets *a* (*a*, ce noyau élaborable de la jouissance, qui sépare la jouissance du corps de la jouissance phallique). *Lalangue*, c'est la façon dont elle a été parlée à chacun lorsqu'il était enfant, dont ont été nommées pour chacun les parties de son corps, dont a pu se faire pour certains êtres « la rencontre avec leur propre érection¹⁹ » (elle a ainsi pu participer à la découverte de l'inconscient). En abordant, en isolant une partie du corps, le signifiant se fait cause de sa jouissance ; s'il en est le terme, de cette jouissance, il en est aussi le point d'arrêt. En somme, « un corps cela ne *se jouit* que de le corporiser de façon signifiante²⁰ » ; c'est, dans la jouissance de l'Autre en tant qu'ici seulement symbolisée, le pas-tout qu'y articule Lacan. Mais cette introduction du signifiant dans le corps, parce qu'elle est aussi celle du verbe, implique une nouvelle définition du sujet : celle du sujet qui glisse sous une chaîne signifiante et qui est « supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière²¹ ». Le verbe, « ce signifiant *passibête* que les autres sans doute », évoque celui de la cogitation articulée qui tient Schreber et le fait tenir à cet état de jouissance ininterrompue qu'il nomme béatitude. C'est le verbe de la jouissance du langage qui fait retour dans le corps — s'ajoutant, lorsque la perte de l'objet ne peut y faire disjonction, à la jouissance de l'Autre. Si « l'être de la signifiante est à reconnaître dans la jouissance du corps²² », chez Schreber il s'y ajouterait sans la partialiser.

Mais pour Schreber s'agit-il d'ajout ou de division ? La jouissance de la contrainte au jeu continu de la pensée, s'ajoute-t-elle à la volupté de son être passivé ou s'en soustrait-elle ? L'une comme l'autre sont le fait de l'ingérence divine. Le jeu de la contrainte à penser fait de Schreber le « sujet » des phrases interrompues ; les mots des oiseaux qu'il entend au-dehors, le forcent à en compléter, à en prolonger la pensée parlée ; les rayons divins lisent ses pensées et les transposent en argot parlé ; les âmes lui répètent inlassablement les mêmes phrases apprises par cœur ; enfin le système de prise de notes tient à jour des livres ou autres écritures, dans lesquels depuis des années sont consignées toutes ses pensées, ses façons de parler et ses objets usuels. Chaque fois qu'il se laisse aller au rien-penser sans en même temps prendre soin de sa volupté, apparaissent des accès de hurlements, des douleurs corporelles, des bruits

¹⁹ J. Lacan, « Conférence sur le symptôme », Genève, 1975.

²⁰ J. Lacan, *Encore*, op. cit. p. 26.

²¹ *Ibidem*, p. 48.

²² *Ibidem*, p. 67.

grossiers, et des appels au secours provenant de Dieu. Il lui faut donc colmater les arrêts de sa pensée par les soins de sa volupté²³. Il ne s'agit donc pas ici d'une mise en continuité des jouissances, comme ce que montrerait une topologie des surfaces dans cette remarque de 1967 : « Rien d'autre dans le sujet ne se traverse réellement soi-même, ne se perfore [...], sinon ce point qui de la jouissance fait la jouissance de l'Autre²⁴ », point dont Lacan fait une référence structurale du *Selbstbewußtsein*. Il ne s'agit pas d'une telle continuité chez Schreber, mais d'une discontinuité à l'intérieur même du sujet. Parce qu'il ne peut, dans la jouissance, s'absenter comme sujet, il se divise comme sujet dans la jouissance — « le verbe [...] ce signifiant *passibête* [...] qui fait le passage du sujet à sa propre division dans la jouissance²⁵ » —, il se divise donc entre jouissance de l'Autre et jouissance du verbe. Cela ne fait pas de lui une femme, même si des seins lui sont poussés, pas une femme parce qu'il ne peut être pas-toute dans la jouissance ni s'y absenter comme sujet. S'il fallait lui reconnaître un statut (a)sexué, ce serait plutôt celui d'une *Mère-toute*, mère de l'humanité à venir, et plus encore, l'équivalent d'un rapport sexuel possible. S'il est Mère, sa jouissance est celle « qu'il ne faudrait pas²⁶ », et qui doit être refoulée, *urverdrängt*. C'est pourquoi elle est impossible, sauf pour Schreber qui s'y divise, en maintenant cette cogitation articulée d'où peut, après-coup s'ordonner sa vie. La jouissance qu'il ne faudrait pas, c'est la jouissance de l'Autre qui est refoulée originairement, *urverdrängt* : c'est non seulement la jouissance de la mère, mais le-jouir-de-la-mère. N'y a-t-il pas en effet un champ où la jouissance attend le sujet ? N'est-ce pas celle-là, la jouissance du réel du vivant, chat, huître ou castor, plante verte ou daphnie, où fera trou l'autre signifiant, celui pour quoi tous les autres représentent le sujet, signifiant second, originairement refoulé, dont Lacan fait dans le *Séminaire XI* le S2, pour que du sujet advienne ? Ce champ du vivant où la jouissance attend le sujet est aussi celui du réel (a)sexué de la jouissance maternelle. Et le S2 est, dans les termes du *Séminaire XI* mais aussi d'*Encore*, le *Vorstellungrepräsentanz* qui représente le fait qu'il y ait du non représentable parce que barré par l'interdit de la jouissance. Or la jouissance, celle qui vient à celui qui parle, à celui qui est l'effet du signifiant, de ce signifiant refoulé, « on la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci — comme jouissance, elle ne convient pas²⁷. » Elle ne convient pas au rapport sexuel.

²³ Cf. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975.

²⁴ J. Lacan, séminaire *La logique du fantasme*, op. cit., séance du 15 février 1967.

²⁵ J. Lacan, *Encore*, op. cit. p. 27.

²⁶ *Ibidem*, p. 57.

²⁷ *Ibidem*, p. 57.

C'est cette jouissance qui existe chez Schreber. Il y est donné corps à la jouissance de l'Autre, absente, il y est mis en continuité l'imaginaire des corps et le réel, I et R²⁸.

L'étoffe de la jouissance où le sujet se produit comme coupure, et qui le réduit « pour ça à une surface liée à ce corps, déjà le fait du signifiant », cette étoffe de la jouissance ne peut s'imaginer et ne peut se rencontrer qu'au niveau de la coupure. Or imaginer le réel de la jouissance, le réel de cette étoffe, consiste à la situer dans l'intervalle I-R, dans la béance I-R entre réel et sa représentativité²⁹. La jouissance de l'Autre, dans cette béance, est le seul « vrai trou », cette fois en topologie borroméenne et non plus en topologie des surfaces, elle est exclue du sens, elle est le point ultime de la pulsion, le lieu de l'absence pour le symbolique S d'un Autre de l'Autre, c'est-à-dire de tout garant de l'Autre du signifiant. En ce point, l'*urverdrängt*, le refoulé originaire, touche la jouissance de l'Autre, écrivant à la fois ce refoulé primordial de S2 et la *Spaltung* du sujet. Écrivant à la fois le trou et la façon dont le parlêtre s'organise autour du trou. Lieu de l'impossible du rapport sexuel, et de la jouissance qui ne convient pas — au rapport sexuel.

²⁸ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *op. cit.*, pp. 7-14.

²⁹ J. Lacan, séminaire *Le moment de conclure*, séance du 9 mai 78.